



Dépouiller les mythes, telle est la démarche d'Albert Serra depuis *Honor de cavallería*, variation minimaliste sur Don Quichotte, et *Le Chant des oiseaux*, autour des Rois mages. Cette fois, le jeune cinéaste espagnol fait halte dans le xviii<sup>e</sup> siècle prérévolutionnaire de Casanova. *Histoire de ma mort*, clin d'oeil à ses Mémoires (*Histoire de ma vie*), imagine sa fin dans la splendeur décatie d'un château suisse, puis aux confins des Carpates.

Le héros est aussi fardé que Donald Sutherland dans la vision de Fellini. Mais si le maître italien entendait démasquer un « play-boy de province », Albert Serra fait de Casanova un érudit subversif, sombre et exubérant, passionnément rationaliste et païen. Il faut le voir manger, avec cet appétit vorace, cette façon d'enfourer son visage dans le fruit, se repaître autant du geste que du goût. Les clairs-obscur à la Rembrandt révèlent une opulence funèbre — truites, faisans, grenades en corbeille, vin noir... La lumière est tour à tour caressante et froide, et la bande-son accentue la sensualité. Entre deux discussions philosophiques, le vieux libertin s'amuse, le nez dans les fesses d'une femme.

Lorsque Casanova s'aventure dans les contrées de Dracula et que les Ténèbres commencent à défaire les Lumières, la narration se délite, hélas. Le film perd de sa fièvre pour tendre vers l'abstraction. Comme si Serra était arrivé à l'os et que la chair, soudain, manquait.